

CÉSAR

TRAGÉDIE

Jacques GRÉVIN (1538-1570)

1561

Publié par Ernest, Gwénola et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr,
Novembre 2020. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique
uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des
oeuvres sous droits.

CÉSAR
TRAGÉDIE

**À PARIS, Pour Vincent Sertenas, demeurant en la rue
Notre-Dame, à l'enseigne Saint-Jean-l'Evangéliste, et en sa
boutique au Palais, en la galerie par où on va à la Chancellerie.
ET Pour Guillaume Barbé rue Saint-Jean de Beauvais, devant le
Béllérophon.**

M. D. LXI. AVEC PRIVILÈGE

**À MADAME CLAUDE DE FRANCE
DUCHESSÉ DE LORRAINE**

Madame,

Le bon accueil qu'il vous plut me faire lorsque Monsieur de Boulin me présenta à vous, m'a incité d'avantage à essayer de faire quelque chose qui vous put être agréable. Car le bon amour que vous portez aux lettres, m'a toujours servi comme d'aiguillon pour réveiller ce qui possible dormait en moi. C'est pourquoi ayant longtemps gardé ce Théâtre {poème non encore vu en notre langue) je n'ai trouvé personne plus digne à qui je dusse donner César, qu'à vous qui êtes fille d'un Roi, lequel en prouesses, vertus, et humanité l'a si bien secondé, qu'il a été argument à une infinité de doctes écrivains de célébrer ces trois perfections, lesquelles ont autant apparu en lui, qu'en Prince qui ait été depuis ce premier Empereur Romain. Je vous prie donc, Madame, par ces trois dont vous êtes héritière légitime de votre Père, de vouloir défendre notre César de tout danger et conjuration que les envieux de mon nom lui pourraient machiner. En quoi faisant, je n'aurai crainte de le revoir massacrer encore une fois, mais plutôt je m'assurerai que sa mort lui aura servi d'une immortalité.

En cet endroit, Madame, je prierai le Créateur qu'il lui plaise maintenu votre grandeur, et me rendre de plus en plus obéissant en votre service.

Votre très humble serviteur,

Jacques Grévin.

BRIEF DISCOURS POUR L'INTELLIGENCE DE CE THÉÂTRE

Ami Lecteur, j'ai bien voulu discourir sur quelques points, lesquels par aventure pourraient être causes de soupçon, si librement je ne déclarai mon intention par ce Discours, pour autant que premier de notre temps je me suis hasardé de mettre la Tragédie et Comédie Française entre tes mains, vu que comme dit Martial,

Nimium Martia turba sapit.
Majores nusquam ronchi, juvenesque senesque :
Etpaerinasum Rinocevtotis habent.

Non que je me veuille dire premier qui en a composé en notre langue : Car je sais bien qu'Estienne Jodelle (homme qui mérite beaucoup pour la promptitude et gentillesse de son esprit) a été celui qui les a tirées des Grecs et Latins pour les replanter en France. Mais aussi je dirai ceci sans arrogance, que je suis encore à voir Tragédies et Comédies Françaises, excepté celles de Médée et d'Hécube, lesquelles ont été faites vulgaires, et prises du Grec d'Euripide.*

Or pourtant que je sais bien que plusieurs pourront choir sur ces compositions non accoutumées en notre langue, il me semble être bon de déclarer mon opinion touchant l'origine des Tragédies et Comédies, et de l'heureux ou malheureux succès d'icelles, et du promet que l'on en peut retirer. La Tragédie donc (comme dit Aristote en son Art poétique) est une imitation ou représentation de quelque fait illustre et grand de soi-même, comme est celui touchant la mort de Jules César. Et pour savoir d'où vient ce mot de Tragédie, il faut entendre qu'anciennement on donnait aux poètes Tragiques, pour récompense de leur labeur, un bouc, ou bien la corne d'un bouc pleine de vin : non que le présent fut de grand valeur, mais plus pour l'honneur d'avoir été agréable et d'avoir bien fait entre tous. De cette opinion est Horace quand il dit :

Carminé qui Tragico vilem certavit ob hircum.

Et pourtant que les Grecs appellent un bouc ?????? de là est venu ???????? que nous appelons Tragédie. Je pense bien que ceux qui ont fait les premières Tragédies n'observaient pas si étroitement ce qu'aujourd'hui on y requiert ; mais avec le temps (ainsi qu'il est facile d'ajouter aux choses intentées) on les a si bien polies, que maintenant on n'y saurait que désirer, je dis en celles qui sont faites selon les préceptes qu'en ont donnés Aristote et Horace.

Quant est du bon accueil qu'a eu la Tragédie, je dirai seulement que les écrits des Poètes Grecs nous en peuvent faire foi, entre lesquels est Eschyle, Sophocle et Euripide, que nous osons à bon droit nommer la fontaine, de laquelle tous les bons poètes Tragiques ont bu, et le trésor auquel ils ont pris les richesses pour embellir leur poèmes : ainsi qu'entre les Latins nous avons Sénèque.

Mais revenons à notre Tragédie de Jules César, laquelle nous avons mise en avant en notre langue, non que je l'aie empruntée, comme

quelques uns se sont fait accroire, estimant que je l'eusse prise du Latin de Marc Antoine de Muret : Car là ou elles seront confrontées, on trouvera la vérité. Je ne veux pourtant nier que s'il se trouve quelque trait digne d'être loué, qu'il ne soit de Muret, lequel a été mon précepteur quelque temps es lettres humaines, et auquel je donne le meilleur, comme l'ayant appris de lui.

En cette Tragédie, on trouvera par aventure étrange que, sans être avoué d'aucun auteur ancien, j'ai fait la troupe interlocutaire de Gendarmes des vieilles bandes de César, et non de quelques Chantres, ou autres, ainsi qu'on a accoutumé : mais où l'on aura entendu ma raison, possible ne leur sera-il de si difficile digestion, comme il a été à quelques uns. J'ai eu en ceci égard que je ne parlai pas aux Grecs, ni aux Romains, mais aux Français, lesquels ne se plaisent pas beaucoup en ces chantres mal exercités, ainsi que j'ai souventes fois observé aux autres endroits où l'on en a mis en jeu. D'avantage, puisqu'il est ainsi de la Tragédie n'est autre chose qu'une représentation de vérité, ou de ce qui en a apparence, il me semble que cependant que là où les troubles (tels que l'on les décrit) sont advenues es Républiques, le simple peuple n'avait pas grande occasion de chanter : et que par conséquent, que l'on ne doit faire chanter non plus en les représentant, qu'en la vérité même : autrement à bon droit nous serions repris, ainsi qu'un mauvais peintre auquel on aurait donné charge de faire un portrait, et qui aurait ajouté quelques traits qui ne se reconnaîtraient au visage qui lui aurait été présenté. Que si Ion m'allègue ceci avoir été observé de toute antiquité par les Grecs et Latins, je répons qu'il nous est permis d'oser quelque chose, principalement où il n'y a occasion, et où la grâce du poème n'est offensée. Je sais bien qu'on me répliquera que les anciens l'ont fait pour réjouir le peuple fâché possible des cruautés représentées : à quoi je répondrai que diverses nations requièrent diverses manières de faire, et qu'entre les Français il y a d'autres moyens de ce faire sans interrompre le discours d'une histoire. De ceci je te laisserai le jugement, t'avertissant que je n'ai voulu (à la manière de ceux lesquels prenant peine de s'enfler, crèvent tout en-coup) rechercher un tas de gros mots propres pour épouvanter les petits enfants : ains plutôt je me suis contenté, ensuivant les Tragiques Grecs, de ma langue, sans en emprunter une étrangère pour exprimer ma conception.

Or je reviens à la Comédie, qui est un discours fabuleux, mais approchant de vérité, contenant en soi diverses manières de vivre entre les citadins de moyen état, et par lequel on peut apprendre ce qui est utile pour la vie, et au contraire connaître ce que l'on doit fuir, enseigner par le bonheur ou malheur d'autrui. C'est pourquoi Cicéron l'appelle imitation de vie, miroir des coutumes, et image de vérité. Il y a eu anciennement deux sortes de Comédies, l'une est appelée la vieille, laquelle comprenait plusieurs choses fabuleuses, injures et moqueries, jusques à taxer les hommes par leurs noms : ainsi que nous pouvons voir en Aristophane, en la Comédie des Nues, là où il

se moque apparemment de Socrate. L'autre Comédie est appelée la nouvelle, laquelle est faite à l'imitation des moeurs et commune manière de vivre des hommes, dont Ménandre a été l'auteur, et à l'imitation de laquelle nous avons fait les nôtres. Les anciens avaient encore une autre sorte de Comédie qu'ils appelaient Mimus ou Batellerie, pour autant qu'elle était faite de paroles ordes et vilaines, et de matières assez déshonnête, laquelle aussi était représentée par des batelleurs, voire le plus près du naturel qu'il était possible, comme témoigne Cicéron en son 2. de l'Orateur et Quintilian en son 2. livre. De là sont venues les farces des Français, comme nous pouvons facilement voir. Or pour autant qu'en la Comédie nouvelle, (comme aussi en toutes Tragédies) l'on propose les hommes démenants quelques affaires, on a divisé le tout par actes, que les Grecs ont appelé [texte grec non reproduit ici] qui est autant à dire que faire ou négocier. L'origine de la Comédie selon l'opinion de plusieurs, se donne aux Athéniens, lesquels voulant noter d'infamie les mal-vivants, venaient d'une gaieté de coeur, de rue en rue, et montez sur quelques chariots, les nommaient par noms et par surnoms. Et quant à moi je suis de cette opinion que la Comédie a pris son nom [texte grec non reproduit ici], c'est-à-dire des rues par lesquelles de ce premier temps elles étaient jouées : et semble qu'encore cette coutume soit demeurée en Flandres, et Pays-bas, où les joueurs de Comédies se font traîner par les carrefours sur des chariots et là jouent leurs histoires, Comédies, et farces. De ces premiers a écrit Horace en son art poétique.

Ignotum Tragicæ genus invenisse Camoence
Dicitur, et plaustris vexisse poemata Thespis.

Et de là est venu le proverbe entre les Grecs [texte grec non reproduit ici], c'est-à-dire, injurier en chariot, ou bien se moquer : comme le prend aussi Démosthène en son oraison pour la Couronne. Entre les premiers poètes Comiques on met Susarion, Rulle et Magnes lesquels plutôt par moquerie, qu'autrement, taxaient apparemment un chacun. Depuis vinrent Aristophane, Eupolis et Cratine, lesquels poursuivant et détestant les vices de leurs Princes, composèrent des Comédies assez fortes, tant que Ménandre et Philémon commencèrent à les adoucir, ainsi que les voyons en Térence, lequel a pris ses Comédies de Ménandre et Appollodore. Après Ménandre et Philémon, auteurs Grecs, vint le premier à Rome Andronique : puis Plante et Térence lesquels nous ont laissé leurs Comédies parfaites de tous points, et, comme dit Cicéron, pleines de choses ingénieuses, civiles, élégantes et facétieuses, comme les livres des Philosophes Socratiques. Voilà l'origine et succès de la Comédie, que j'estime avec Aristote avoir été inventée du même temps que la Tragédie : car comme ainsi soit que des hommes, les uns soient graves et sévères, les autres gaillards et joyeux, il est advenu que les premiers se sont mis à écrire des Tragédies graves et sévères, les seconds se sont exercés en Comédies gaillardes et joyeuses. Le profit que tu en peux recevoir est de te garder de pareilles aventures qui

sont advenues en icelles par la mégarde d'aucuns, par la simplicité des autres, par l'astuce des plus rusés, et connaître aussi la diverse manière de vivre des divers états. Car comme disait Andronique, la Comédie est le miroir de la vie journalière. Cette seule cause m'a ému davantage à mettre celles-ci en avant, en la composition desquelles j'ai plutôt ensuivi la naïveté de notre vulgaire, et les communes manières de parler, que pris peine d'ensuivre les anciens, encore que je ne m'en soit du tout retiré, comme pourront apercevoir ceux qui seront un peu versés en l'Aristophane, Plaute et Térence. L'autre cause qui me l'a fait faire, a été voyant les lourdes fautes, lesquelles se commettent journellement es jeux de l'Université de Paris, qui doit être comme un parangon de toute perfection de sciences : où nous voyons toutefois mille fautes commises en cet endroit, lequel a été tant recommandé des anciens Romains, que plus souvent les Empereurs et grands seigneurs, outre la dépense, en de telles affaires, s'employaient à l'exécution de leurs Tragédies et Comédies. Nous en avons encor pour témoignage aujourd'hui les ruines des Amphithéâtres somptueux, et les livres des poètes et historiographes. La faute que j'y vois, c'est que contre le commandement du bon précepteur Horace, ils font à la manière des bateleurs un massacre sur un échafaud, ou un discours de deux ou trois mois, et semble qu'en cet endroit, ils aient conjuré pour mal faire : et autres telles badineries, que je laisse pour être plus bref. Je ne mets pourtant en ce nombre quelques uns qui en ont fait leur devoir, mais plutôt je les prie au nom de tous amateurs des bonnes lettres, de poursuivre et aider à chasser ce monstre d'entre une tant docte compagnie : par devers laquelle accourent non seulement les Français, mais aussi les étrangers des plus lointaines provinces. Et quant est de ma part, pour autant que la plus grande étude m'a retiré par devers soi, j'en laisse la charge aux amateurs de l'antiquité : et te prierai, Lecteur, de prendre le tout plutôt en bonne part, que opiniâtement te bander contre la vérité. A Dieu.

ENTREPARLEURS

CÉSAR.
MARC ANTOINE.
MARC BRUTE.
DECIME BRUTE.
CASSIUS.
CALPURNIE.
LA NOURRICE.
LE MESSENGER.
LA TROUPE DES SOLDATS DE CÉSAR.

ACTE I

*

*

CÉSAR.

Quel mal va furetant aux moelles de mes os ?
Quel souci renaissant empêche mon repos ?
Quel présage certain d'horreur, d'ennuis, de flamme,
D'ennemis, et de mort se mutine en mon âme ?
5 Quel soupçon me tourmente ? Et quelle peur me suit,
Et règle toujours mon sang à demi-cuit ?
César, non plus César, mais esclave de crainte.
Vainqueur, non plus vainqueur, mais serf qui porte empreinte
La honte sur le front. Ô premier Empereur !
10 Mais que dis-je Empereur, puisqu'il faut vivre en peur ?
Quoi ! Qu'au coeur de César la crainte prenne place ?
Non, il n'en sera rien : car cela seul efface
« L'honneur de mes beaux faits. Il vaut bien mieux mourir
Assuré de tout point, qu'incessamment périr
15 Faussement par la peur. Mais après les victoires »
Acquises à grand' peine, et après tant de gloires,
Ne serai-je obéi ? Ne donnerai-je fin
Au vouloir obstiné de ce peuple mutin ?
C'est trop vivre peureux, c'est par trop vivre en doute,
20 C'est suivre trop longtemps celui que je redoute.
« Ainsi le plus souvent on se rend serviteur,
De ceux desquels on doit être le seul seigneur. »
Mais n'est-ce pas assez vécu pour de ma gloire
Ensuivre heureusement une longue mémoire ?
25 Mais n'est-ce pas assez qu'avoir par mes vertus
Rangé dessous mes lois les vainqueurs des vaincus ?
N'est-ce donc pas assez d'être craint de ceux même
Devant qui de frayeur tout le monde vient blême ?
Ce m'est assez de voir la Romaine hauteur
30 Ores être bornée avecque ma grandeur.
Ce m'est, ce m'est assez que de la terre et l'onde
J'ai vainqueur limité et Rome et tout le monde :
Vienne quand ell' voudra, vienne la mort trancher
Le long fil de mes ans, ell' ne me peut fâcher.
35 César qu'un chacun craint, ne craint point ce passage,
Ayant avant mourir contenté son courage.
Je suis prêt, je suis prêt, si le cruel Destin
M'a jà promis en proie à ce peuple latin,

40 Qui a vu malgré soi dessus son chef reluire
 L'heureux avancement de mon premier Empire.
 Mais ne me fais-je tort, me bâtissant en vain
 Le dangereux assaut d'une traîtresse main?
 Si fais, je me fais tort, en me faisant entendre
 Ce qu'un peuple ennemi n'oserait entreprendre.
 45 Aborder un César, qui n'eut jamais haineur
 Qui soudain ne sentit l'effort de sa fureur !
 Aborder un César, à qui n'est échappée,
 Sans d'elle se venger, l'audace de Pompée !
 César, qui a dompté tout cela que le Ciel
 50 Enclot sous sa vouture et s'est fait immortel
 Par la mort d'un rebelle, accravantant l'audace
 De son gendre orgueilleux, et de toute sa race :
 Et qui pour n'avoir vu au monde qu'un Soleil,
 Ne l'a voulu souffrir ni plus grand ni pareil !
 55 Aborder un César, qui comme les tempêtes
 Foudraient à l'instant et mille et mille têtes,
 Emmorcelant d'un coup le front plus orgueilleux
 Des plus braves châteaux qui menacent les Cieux,
 S'est fait voie au travers de cette masse ronde,
 60 Arrondissant son heur par la rondeur du monde !
 Aussi César était seul digne d'un tel heur,
 Que de tout l'univers il fut le seul seigneur.
 L'Itale en sait que dire, aussi font des Espagnes
 Les peuples basanés et toutes les campagnes
 65 Où Garonne, la Seine et le Rhin débordé
 Ressemblent au courir un cheval débridé.
 Tu as vécu pour toi, et ce point te demeure,
 César, que par ta mort la même audace meure
 De ceux à qui tu as librement pardonné,
 70 S'il est cruellement du Destin ordonné,
 Au méchef de César, qu'en ce grand mal extrême
 Un qui a tout vaincu soit vainqueur de soi-même.
 Ces murs audacieux, ces grands palais Romains,
 Maintenant seul horreur du reste des humains,
 75 Sauront après ma mort de combien ma présence
 Sert pour contregarder leur antique puissance.
 Toi Rome qui as fait tout un monde trembler,
 À ce monde tremblant tu pourras ressembler,
 Héritant le Destin de la grand' Phrygienne :
 80 Et comme dépitant l'altesse Olympienne,
 Malgré l'arrêt du Ciel, l'horreur de ton fardeau
 À ton heur et ton nom servira de tombeau :
 Et ne restra sinon que ton idole errante
 Pour servir d'une fable à l'âge survivante,
 85 Dont tu seras la proie, et le riche butin
 D'un grand peuple ennemi plus farouche et mutin.
 Alors les grands trésors en publiques rapines
 Serviront pour un temps aux nations voisines :
 Et toi pauvre, trop tard, trop tard, regretteras
 90 Les guerriers que pour lors au secours tu n'auras
 Te sentant atterrer, défaudra ton courage
 Parmi tous les soldats, ainsi que d'un orage,
 Ou d'un éclat de foudre on voit souventes fois
 Déraciner les pins au milieu des grands bois.
 95 Tu verras malgré toi de tes pointes hautaines,
 Et de tes nourrissons ensemer les plaines.

Accravanter : Accabler, écraser.

Vouture : voute.

Heur : rencontre avantageuse. (...) [F]
[antonyme de malheur]

Méchef : Fâcheuse aventure. [L]

Sans qu'il en sorte après un seul pour te venger,
 Comme il fait de ces dents que l'on vit échanger
 Sur la rive étrangère, à l'heure que la terre
 100 Enfantait tout subit la fraternelle guerre.
 Mais je pris tous les dieux d'être estimé menteur,
 Plutôt que de prédire un étrange malheur
 À ceux qui survivront, ou que pour la malice
 De quelques envieux, la cruelle justice
 105 Des dieux juste-vengeurs desserre son effort
 Sur ceux là qui n'auront jamais causé ma mort.
 Hé ! Quel bien leur vient-il, si brûlants d'une envie
 Ils font mourir celui qui leur donna la vie ?
 Quel honneur, quel profit, quel plaisir, quel bienfait
 110 Suivra l'auteur premier d'un si cruel méfait ?
 Mais plutôt un remords, un remords misérable
 De la mort désireux talonnant ce coupable
 Viendra ramentevoir un antique désir
 Allonguissant ses jours, lorsqu'il voudra mourir,
 115 Se sentant trop heureux, si pour mieux lui complaire,
 On avance sa mort ainsi qu'il ne veut faire.

Allonguir : Rendre plus long, accroître.
 [DMF]

Ramentevoir : Remettre en l'esprit,
 rappeler. [L]

MARC ANTOINE.

Le Grèce entre ses heurs, vanteuse, publiera
 Un Achille, un Hercule et Troie n'oubliera
 La race de Priam : mais Rome pourra dire
 120 Que de ces devanciers le los ne peut suffire
 Pour atteindre aux honneurs, qu'un César s'est acquis,
 Ayant plus bravement tout un monde conquis,
 Qu'Achille son Hector, qu'Alcide son Anthée,
 Que Francus l'Alemagne et Gaule surmontée.
 125 Heureuse Rome, heureuse ores d'avoir reçu
 L'heur du Ciel qu'un César en tes bras fut conçu.
 Heureux aussi César, maintenant je te nomme
 Heureux cent mille fois d'être né dedans Rome.
 De Rome la grandeur un César méritait,
 130 La grandeur de César entre toutes était
 Seule digne de Rome : et César et la ville
 Sont dignes de tenir cette masse servile.

Los : Vieux mot qui signifie louange.
 [L]

Vanteur : Celui qui se vante. [L]

CÉSAR.

Si l'un et l'autre est digne, et que le lieu plus beau
 De Rome, soit pour faire à César un tombeau,
 135 Il faut que de César la mort qu'elle procure
 Lui serve quand-et-quand de même sépulture :
 Et s'il est ordonné par un arrêt fatal,
 Que cil dont les desseins et le pouvoir égal
 Mesure son pouvoir par la même puissance
 140 De la terre et du Ciel, usant trop de clémence.
 Soit massacré des siens, il faudra pour ce tort
 Que la mort de César soit de Rome la mort.

Cil : celui.

Quand et quand : En même temps
 que.

MARC ANTOINE.

Hé, ne l'est-ce pas ci qui songeart se promène ?
 Il ne sera fâché de voir son Marc Antoine.
 145 Mais dites, Empereur, seul honneur des Romains,
 Qui le monde tenez paisible entre vos mains,
 Quel désir, quel malheur dedans vous se mutine,

Songeart : Qui rêve, qui est distrait.
 [L]

Courtine : Terme de fortification. Front de la muraille d'une place, entre deux bastions.

Après avoir rangé tout ce que la courtine
De ce ciel environne, et tout ce qu'Apollon
150 Éclaircit aux flambeaux du journalier brandon ?

Brandon : Débris enflammé qui s'échappe d'un incendie. [L]

CÉSAR.

C'est peu d'avoir vaincu, puisqu'il faut vivre en doute.

MARC ANTOINE.

Mais s'en peut-il trouver un qui ne vous redoute ?

CÉSAR.

« Celui qu'un chacun craint se doit garder de tous,
Car un chacun voudrait le massacrer de coups. »

MARC ANTOINE.

155 Qui voudrait vous garder de régner et de vivre.
Vous qui avez rendu toute Rome délivre,
Lui redonnant la vie avecque la sûreté ?

CÉSAR.

160 « Ha ! Qu'il est malaisé de régir liberté !
Le cheval galopant par la plaine sans bride,
Ne se laisse dompter par celui qui le guide,
Les rênes et le mors ne le tiennent sujet,
Et n'a que son vouloir seulement pour objet. »

MARC ANTOINE.

165 Il faut tant seulement, il faut votre présence,
Qui servira de frein à leur outrecuidance,
Et si quelques désirs en leurs coeurs allumés
Les rend audacieux encontre vous armés,
Vous ferez derechef le fer de vos batailles
Bravement détremper en leurs propres entrailles,
170 Là où tout le pouvoir de ce peuple Latin
Se verra pour jamais de César le butin.

CÉSAR.

« La douceur sied bien mieux pour finement combattre
Le coeur audacieux d'un peuple opiniâtre ;
Car d'autant que l'on pense user de cruauté,
D'autant en son orgueil se rend-il incité. »

MARC ANTOINE.

175 Oui, mais si la douceur n'y est la bien venue,
La puissance sera par force maintenue :
Ainsi a devant vous le monarque Grégeois
Rangé dessous sa main, la puissance des Rois :
Et or' votre grandeur ne peut-elle suffire
180 Pour, dessus les Romains, élever un Empire,
César, qui avez fait tout un camp assembler,
Devant qui l'on a vu tout le monde trembler,
Vous qui avez borné votre grandeur acquise,
Par le cours du Soleil et par la froide bise ?

CÉSAR.

185 Laissons là ma grandeur et l'effort de ma main,
Puisque je suis sujet à un peuple Romain,
Qui se ressent toujours de son premier ancêtre.

MARC ANTOINE.

Que demandait-il mieux sinon vous reconnaître
Père de la patrie, et vous porter honneur,
190 Comme vous êtes seul cause de sa grandeur ?

CÉSAR.

Cela fait seulement qu'ores plus je m'assure
En ce discours douteux, depuis que je mesure
L'honneur et les bienfaits, qu'il a reçu de moi.

MARC ANTOINE.

Non, non, n'estimez rien, n'estimez rien la foi
195 Que je vous jurai lors, que sortant d'Italie
En habit déguisé, au danger de ma vie
Je m'en allai vers vous, vous montrant le moyen
De dompter aisément ce peuple Italien :
Non, ne l'estimez rien, s'il se trouve un seul homme
200 Qui ne vous reconnaisse être seul, qui de Rome
Méritez entre tous l'entier gouvernement,
Et qui ne soit tout prêt à prêter le serment
Ainsi qu'il appartient à son Roi, à son Prince,
Et digne gouverneur d'une telle province.

CÉSAR.

205 Advienne qui pourra, quand César sera mort,
Quelque César sera le vengeur d'un tel tort.

MARC ANTOINE.

Antoine ne veut vivre après si grande injure
Sans en être vengeur ; dès cette heure il s'assure
De mourir quelques jour sous le luisant harnois,
210 Pour défendre le droit du dompteur des Gaulois.

CÉSAR.

Mais laissons ces devis, et parlons de l'affaire,
Qui plus de tout cela se monstre nécessaire :
Vous allez au Sénat.

MARC ANTOINE.

Jà le Soleil est haut
Ce qui me fait hâter puis vous savez qu'il faut
215 S'assembler aujourd'hui, et que votre présence
Est requise sur tout.

CÉSAR.

Je ferai diligence.
Allez vous en devant, et proposez toujours
Mon dessein, tout ainsi qu'en savez le discours.

LA TROUPE DES SOLDATS DE CÉSAR.

LE PREMIER.

220 Braves soldats, où est le temps ?
Où est la fureur de nos ans ?
Où sont les premières tempêtes
Devancières de nos conquêtes ?
Où est l'orage tournoyant ?
Où est le froissis aboyant
225 Le sein de Téthys courroucée,
Lorsque d'un Aquilon chassée
Aguisait ses ondes aux cieux
Emmontagnées en cent lieux ?
Où est la bataille trempée
230 À la poursuite de Pompée ?

LE SECOND.

Je ressens encor dedans moi
L'aiguillon du premier émoi
Faire renaître cette envie
De remettre encore ma vie
235 Au hasard du premier danger :
Je me redsens encourager,
Tout prêt de ressayer la peine
Qui ensuit la poudreuse plaine :
Je sens rallumer derechef
240 Ce qui nous fit lever le chef
Entre les triomphes de gloire,
Qui ensuivirent la victoire.

LE PREMIER.

« Ce n'est seulement que l'honneur
Qui ressuscite la grandeur,
245 Aiguillonnant la brave audace
D'une noble et première race.
L'honneur est le seul nourricier
De la prouesse d'un guerrier,
C'est l'éperon qui seul le pique
250 Défendant une République : »
Toujours par lui se sont épris
Premièrement les bons esprits.
Pour premiers oser entreprendre
Le chemin foulé d'Alexandre.

Froissis : Bruit que produisent des
choses qui se froissent. [L]

LE TROISIÈME.

255 « La force ne vient d'autre part :
Car incontinent qu'un soldat
S'est mis devant les yeux la gloire,
Il tient à demi la victoire : »
La force lui double, et le coeur
260 Se sentant jà presque vainqueur,
Lui enfle dedans la poitrine,
Qui, dans une presse mutine,
En lui fait apparaître encor'
Les vaillantises d'un Hector
265 Et les prouesses dont Alcide
Vengea le Géant homicide.

Vaillantise : Terme familier. Action de vaillance. [L]

LE QUATRIÈME.

Pendant que les premiers Grégeois
Furent gouvernés par les Rois
Jaloux de cette belle gloire,
270 Ils étendirent leur victoire
Sur les plus farouches domptez,
Et de ces peuples surmontés
Se faisant maîtres, par le monde
S'épandit leur gloire féconde.
275 Ainsi le brave fils d'Éson
Rapporta la riche toison.
Et d'une audace plus hautaine
Rama premier l'humide plaine.

LE TROISIÈME.

La gloire fit premièrement
280 Bienheurer leur commencement :
Mais quand-et-quand que la paresse,
Se fit de leurs neveux maîtresse,
La couardise des derniers
Vint démentir les devanciers :
285 « Car un champ voire plus fertile
Le rend en la fin inutile,
Si le soc n'est souvent caché
Au plus creux de son dos tranché.

LE QUATRIÈME.

« Jamais le semence féconde
290 De ceux qui ont dompté le monde
Ne tint le loisir paresseux
Avecque les biens des aïeux :
Jamais de l'Aigle généreuse
Ne vint la colombe peureuse. »

LE PREMIER.

295 Mais il faut craindre les malheurs
Qui suvent souvent les vainqueurs,
C'est, que n'ayant plus résistance,
Eux-même contre leur puissance

300 Prennent les armes, encor' plus
Se font esclaves des vaincus.

ACTE II

*

*

MARC BRUTE

Rome, jusques à quand, jusques à quand sera-ce,
 Que tu pourras souffrir une nouvelle audace
 Élever par sur toi le bras impérieux,
 Avec l'impiété d'un chef présomptueux ?
 305 Quel souvenir te point ? Quel honneur t'aiguillonne
 Des aïeux, des neveux ? Quelle franchise ordonne
 Que tu craignes celui que soigneuse tu as
 D'un soin plus curieux nourri entre tes bras ?
 Encore plus, malheur ! qu'il te tienne contrainte
 310 Sans qu'à tes nourrissons tu en fasses complainte :
 Qui pour te racheter du servage inhumain,
 Remettent sus l'honneur du vieil peuple Romain.
 Rome, n'as-tu assez connu la convoitise
 Que César va cachant dessous une feintise,
 315 Ce traître, ce cruel, cet ingrat éhonté,
 De qui la trahison avec la cruauté
 Oncques ne sut cacher par menteur artifice
 L'infâme volonté de son infâme vice ?
 Et toi, ô Dieu Guerrier, de qui nos devanciers
 320 En bonheur et grandeur furent les héritiers,
 S'il te souvient de Rhée, et de tes fils bessons,
 Que tu as élevé du milieu des buissons
 Pour rebâtir encor' une nouvelle Asie,
 Souviens-toi du sort de cette tyrannie :
 325 Remets devant tes yeux les sages Fabiens,
 Les Metelles vaillants, et les Fabriciens,
 Et ces deux qui, premiers, pour le salut publique,
 Se mirent au danger d'une meurtrière pique,
 Et osèrent mourir de propre volonté,
 330 Pourvu que par leur mort l'honneur fut racheté.
 Mais nous, abâtardis, trop indignes de naître
 Du moindre successeur du moins vaillant ancêtre,
 Nous endurons encor' au plus beau de nos ans
 Ressusciter l'orgueil des sept premiers tyrans.
 335 Brute, ressouviens-toi (puisque seul je demeure
 Qui veut plutôt mourir que le Tyran ne meure)
 Ressouviens-toi du nom que tu as, et retiens
 Encor' de la vertu de tous les anciens :

Feintise : Synonyme de feinte. [L]

Oncques : jamais.

Besson : Jumeau, jumelle ; l'un des
 deux enfants d'une même couche. [L]

Hé, Brute ! Retiens en, tout au moins, le courage
 340 Et ne te souille ainsi d'un infâme servage.
 Hé, Brute ! Ton pays ne te peut il mouvoir ?
 La voix des citoyens n'a-t-elle le pouvoir
 De t'enflammer le coeur trop abject et servile,
 Te reprochant que Brute est absent de la ville ?
 345 Et, pauvre ! Cependant tu la vois endurer,
 Sans lui donner moyen de pouvoir espérer,
 Ni des siens, ni de toi, qui contemne l'audace
 La noblesse et vertu de ton antique race.
 Non, qu'un tel déshonneur ne me soit reproché,
 350 Que d'avoir, patient, trop longuement caché
 Le vouloir qu'ai reçu de ma première race,
 Pour un jour étouffer cette royale audace.
 Non, on ne vit jamais un homme de grand-âme
 S'être fait serviteur : car l'honneur qui l'enflamme
 355 Fait qu'il ne veut jamais servir à son pareil.
 Et or' la liberté servira de Soleil
 À Brute, pour prouver à chacun qu'il est homme,
 Descendu de celui qu'on regrette dans Rome,
 Le lion que Libye élève entre ses bras,
 360 Le taureau, le cheval ne prêtent le col bas
 À l'appétit d'un joug, si ce n'est par contrainte :
 Faudra il donc que Rome abaisse sous la crainte
 De ce nouveau tyran le chef de sa grandeur,
 Et fasse malgré soi ce qu'ils ont en horreur ?
 365 Rome effroi de ce monde, exemple des provinces,
 Laisse la tyrannie entre les mains des Princes
 Du Barbare étranger, qui honneur lui fera,
 Non pas Rome, pendant que Brute vivra.
 Rome ne peut servir Brute vivant en elle,
 370 Et cachant dedans soi cette antique querelle.
 Ce n'est assez que Brute ait arraché des mains
 D'un Tarquin orgueilleux l'empire des Romains,
 S'il n'est contregardé. Le neveu ne mérite
 Être héritier des biens, si l'aïeul ne l'excite
 375 À suivre sa vertu, et si avec les biens
 Il ne montre le coeur de tous ses anciens.
 Brute montre toi donc, et d'une belle gloire
 Voue aujourd'hui ta vie, à la longue mémoire :
 Autrement tu n'es pas digne d'avoir vécu,
 380 Si après toi ne vit l'honneur d'avoir vaincu.
 Brute fais aujourd'hui, fais, fais que César meure,
 Afin qu'à tout jamais ta mémoire demeure
 Ennemie du nom de ce tyran cruel,
 Comme vivant je suis son ennemi mortel.
 385 Et quand on parlera de César et de Rome,
 Qu'on se souvienne aussi qu'il a été un homme,
 Un Brute, le vengeur de toute cruauté,
 Qui aura d'un seul coup gagné la liberté.
 Quand on dira : César fut maître de l'empire,
 390 Qu'on die quand-et-quand : Brute le sut occire;
 Quand on dira : César fut premier Empereur,
 Qu'on die quand-et-quand : Brute en fut le vengeur.
 Ainsi puisse à jamais sa gloire être suivie
 De celle qui sera sa mortelle ennemie.
 395 Puissent à tout jamais ceux qui viendront de nous
 Sentir, en tel besoin, en leur coeur le courroux

| Contemner : mépriser.

Reflorir : reflleurir.

Que je couve dans moi, et dont jà l'étincelle,
 Trop long temps patiente, aujourd'hui se décèle :
 400 Puissent, puissent-ils voir reflorir quelquefois
 L'ennemi des Tyrans et des iniques Rois.
 Ô main trop ocieuse ! Ô fureur patiente !
 Voire trop patiente, après si longue attente.
 Hé ! Que n'ai-je déjà fait éprouver la mort
 A ce Tyran cruel, pour nous venger du tort
 405 Qu'il a fait aux Romains ? Que n'ai-je en ses entrailles
 Enterré le loyer de toutes les batailles,
 Dont aux champs Espagnols il se vit le vainqueur ?
 Que n'ai-je dès quatre ans, fait faire de son coeur
 Un galion flottant dedans le fleuve même
 410 Que le sang aurait fait délaissant le corps blême ?
 Mais ce n'est rien perdu, si encores l'amour
 Que je porte au pays se remontre à ce jour,
 A ce jour bienheureux, qui aura jouissance
 De revoir entre tous l'entière délivrance
 415 Du pouvoir, de l'honneur que toute antiquité
 Avait si bien acquis à sa postérité :
 De revoir les trésors que ce méchant dérobe,
 Être remis au mains du peuple à longue robe.
 Et vous Brute, c'est or' qu'il faut que la vertu.
 420 Qui a si longuement dedans vous combattu
 Pour se montrer encor, vous face dedans Rome
 Bravement éprouver si vous êtes tel homme
 Que votre nom témoigne, et si avec le nom
 Vous cachez dans le coeur de ce premier brandon
 425 Dont vos vaillants aïeux eurent l'âme échauffée.

Ocieuse : oisive.

DÉCIME BRUTE.

Tant que l'impiété et l'audace étouffée
 De ce Tyran injuste aient pris fin par nous,
 Le somme distillant ne me peut être doux,
 Tant m'est à contrecoeur le sort de ce servage

CASSIUS.

430 Je sens mon coeur, mon sang, mes esprits, mon courage,
 Et rompre et bouillonner, et brûler, et bondir,
 Tous conjurant en un, à fin de m'enhardir
 À épuiser son sang, et de plus grand' audace
 Et de pieds et de mains l'aborder face-à-face.
 435 Armé d'un tel vouloir je veux, je veux cacher
 La dague en sa poitrine, et ne l'en arracher
 Sinon avec la vie, à fin que puisse dire,
 Qu'aurai tué d'un coup et César et l'Empire.
 Tout ainsi qu'un bon qui descendant d'un bois,
 440 Après avoir ouï une buglante voix,
 Vient sur l'herbe affronter avecque sa furie
 Le taureau, dont à l'heure il dérobe la vie :
 Ainsi je veux sur lui ma fureur attiser,
 Et par un même coup cette guerre apaiser.
 445 Ce traître ravisseur de la franchise antique,
 Ce larron effronté de tout le bien publique,
 Ne doit-il pas vomir sa rage avec le sang
 Par une même plaie ? Et être mis au rang
 Des haineurs du pays ? Il faut, il faut qu'il meure

Buglante : beuglante.

Haineur : Celui qui hait, ennemi.
[DMF]

Tormanter : Tourmenter.

450 Par ma main vengeresse, et ores qu'en même heure
 Je hasarde ma vie es mains des ennemis :
 Car celui meurt heureux qui meurt pour son pays.
 Mais qui vous entretient en si longue pensée,
 Puisqu'il faut mettre fin à l'affaire pressée ?
 455 Si le soleil levant vous a vu tormenté,
 Il faut qu'à son coucher il voie liberté
 Remise par vos mains en sa vigueur plus forte :
 Je suis appareillé pour vous y faire escorte
 Et mettre le premier, quand il sera besoin,
 460 Le courage en mon sang, et la dague en mon poing.
 Parlez, que tardez vous ? Encore que je sache
 Le but de nos désirs, et qu'en vous ne se cache
 Un coeur dissimulé, si veux-je bien savoir
 Encore par la voix quel est votre vouloir.

MARC BRUTE

465 Que demandez vous plus ? Voulez vous davantage ?
 Puisque vous connaissez de Brute le courage
 C'est assez, c'est assez puisque avons arrêté
 Mourir ou racheter l'antique liberté.

DÉCIME BRUTE.

470 Que demeurons nous tant ? Où est notre assurance ?
 Abusera-il encor de notre patience ?
 Ce jour, ce jour heureux qu'avons tant désiré
 Ores se rend à nous, et le bien espéré
 Est encore à venir ! Voici l'heure présente,
 Et retenez encor votre main patiente !

MARC BRUTE

475 Nous l'aurons assez tôt, pourvu que l'ayons bien.

DÉCIME BRUTE.

Il ne faut point attendre, en ce pendant qu'un bien
 Commun aux Citoyens et, à tout' la patrie
 S'offre dans notre main, et à soi nous convie.
 Ne savez-vous pas bien que le plus grand seigneur
 480 Familier d'un Tyran, deviendra serviteur
 Encore qu'il soit libre ? Et vous si davantage
 Vous hantez sous son toit, vous perdrez le courage,
 Et deviendrez son serf : Mettons doncques la fin,
 Sans d'avantage attendre, à son vouloir mutin.
 485 N'endurons plus sur nous régner un Ganymède,
 Et la moitié du lit de son Roi Nicomède :
 Dont le jour est témoin, où l'on ne vit monté
 En triomphe celui qui l'aurait surmonté :
 Lorsque la voix des siens enseigna la première
 490 Qu'il le fallait garder de ce chauve adultère,
 D'un Egisthe public, d'un commun ravisseur,
 Qui ne pardonnerait voire à sa propre soeur.
 La Gaule le sait bien, et l'en maudit encore :
 L'Égypte en est certaine, et sur la rive more
 495 Enoé le témoigne, et encore ce méchant
 Vit entre les Romains !

CASSIUS.

Il saura qu'un tranchant
Peut par un même coup mettre fin à sa vie,
À son heur et malheur, sa force et son envie.

DÉCIME BRUTE.

Qu'attendez-vous donc plus ?

MARC BRUTE

Qu'il s'en vienne au Sénat
500 Là nous pourrons avoir matière de débat,
Comme avons arrêté.

CASSIUS.

Encore qu'il demeure
Plus longtemps à venir, si faut-il bien qu'il meure.

DÉCIME BRUTE.

Je m'en vais au devant, sans plus me tourmenter,
Et trouverai moyen de le faire hâter.

MARC BRUTE

Et nous en cependant d'une audace commune
505 Nous nous tiendrons tous près d'essayer la fortune,
Et trouverez à l'oeuvre un chacun attentif.

CASSIUS.

Mais j'ai je ne sais quoi qui me détient pensif.
N'êtes vous pas d'avis que de force pareille
510 Nous abordions Antoine, afin qu'il ne réveille
L'orgueil de ce Tyran en ses nouveaux amis?

MARC BRUTE

Je vous ai toujours dit que ce n'est mon avis.

CASSIUS.

Si serait-ce bienfait, arrachant la racine
Avecque le gros tronc de tout' cette vermine,
515 De peur qu'ell' ne revive, ou que le pied laissé
Ne ressemble celui qui l'aurait devancé.

MARC BRUTE

C'est assez, soyez prêt, pendant que je regarde
Que chacun de mes gens se tienne sur sa garde.

CASSIUS.

Tu verras aujourd'hui, antique Palatin,
520 Eschine Saturnale, et toi mont Aventin,
Ô croupe Quirinale, ô grandeur Célienne
Ô Vimal ancien, et haute Exquillienne,

Et vous arcs de triomphe, honneur d'antiquité,
Vous verrez aujourd'hui renaître liberté.

LA TROUPE.

LE PREMIER SOLDAT.

525 C'est ores que la terre toute
La grandeur de César redoute :
Soit cette part où le Soleil
Retire son beau teint vermeil
Et l'or de sa perruque blonde
530 Hors les bras de la prochaine onde,
Qui se ridant, en mille plis,
Ore en oeillets et ore en lis.
Et ore en roses vermeillettes,
Et mille petites fleurettes,
535 Semble qu'elle fasse l'amour
À Phébus le dieu porte-jour :
Soit celle part où la carrière
Qu'il a jà délaissé derrière
Est égale à celle qui suit,
540 Dont il voit un peuple tout cuit,
Qu'il chasse à flammèches ardentes
Dans les cavernes noircissantes :
Soit celle part, où s'abaissant
Il va notre monde laissant,
545 Et à tête courbe il s'élance,
S'absentant de notre présence,
A fin d'abreuver ses chevaux,
Dedans le ventre des grands eaux.

LE SECOND.

550 Les campagnes Thessaliennes,
Et les bouches Égyptiennes
À l'aborder de sa fureur
Changèrent leur blanche couleur :
Le Nil encores le redoute,
Où ceux qui soulaient mettre en route
555 Les plus forts et plus avancés
Furent eux-mêmes repoussés,
Et chassés hors de leurs provinces :
Où de la chair des plus grands Princes,
Qui s'étaient contre lui bandés
560 Furent des chiens aviandés.

| Aviander : repaître.

LE PREMIER.

Mais n'avez vous point souvenance
De quel coeur, de quelle constance
Il aborda les plus félons,
Et les plus braves escadrons,
565 Quand d'une diligente suite
Il mit ses ennemis en fuite?

LE TROISIÈME.

Chose étrange ! D'avoir battu
Un Pompée, dont la vertu
Avait fait preuve suffisante
570 De sa prouesse renaissante.

LE QUATRIÈME.

Et plus étrange d'avoir vu
Un tel guerrier être déçu,
Après avoir acquis la gloire
De la Palestine victoire.

LE SECOND.

575 Fortune qui entre ses mains
Va pêle-mêlant les humains,
Enivre de pareils breuvages
En la parfin les grands courages.

LE QUATRIÈME.

Le plus souvent les vertueux
580 Les guerriers plus chevaleureux,
Font essai de la main puissante
De cette Déesse inconstante,
Dont le vouloir est plus léger
Que les flèches qui fendent l'air.

Chevaleureux : vaillant comme
chevalier, digne d'un chevalier.
[DMF]

LE TROISIÈME.

585 Xerxe ce vaillant capitaine
Fléau de la Grégeoise plaine,
Qui premier osa faire un pont
Sur les vagues de l'Hellespont,
Pour passer sa gendarmerie
590 En l'Europe jointe à l'Asie,
Lui, grand Monarque et de grand coeur,
Après avoir été vainqueur
Aux plaines et devant les villes,
Fit essai dans les Thermopyles
595 Que fortune n'a pas toujours
Favorisé un heureux cours.

LE PREMIER.

Pensez vous pourtant si nous sommes
L'horreur du demeurant des hommes,
Et que César ayant dompté
600 Tout le monde, soit redouté,
Que soyons sûrs de notre vie?
Pensez vous point que quelque envie
Ne se couve secrètement
Après l'heureux avancement
605 De ses désirs ? Si fait, Fortune
Ne lui peut être toujours une,
Et craint bien qu'en notre malheur

Parfin : Fin.

Elle ne desserre sa fureur.

LE SECOND.

610 Ainsi mit-elle la puissance
Des premiers Rois hors d'espérance
De jamais remettre la main
Sur le col du peuple Romain.

ACTE III

*

*

CALPURNIE.

Las! Qu'ai-je soupçonné ! Nourrice, qu'ai-je vu !
 Quel malheur poursuivant ai-je aujourd'hui prévu
 615 De perdre mon César ! Qu'un autre le menace !
 Qu'il soit cruellement meurtri devant ma face !
 Tué entre mes bras ! Las ! Je sens élaner
 Pêle-mêle une peur au fond de mon penser.
 Las ! Le coeur me défaut, et je sens dans mes veines
 620 Le poison englacé dont elles sont jà pleines :
 L'air m'est tout ennuyeux, et ne puis retirer
 Le vent en l'estomac pour me faire parler :
 Je sens partout le corps mes forces amoindries,
 Serve, trop serve, hélas ! Des craintes ennemies.
 625 Ô vous dieux familiers, si quelque soin vous tient,
 Et si quelque amitié des hommes vous détient,
 Ou vous peut inciter à être favorables
 Pour le secours heureux des pauvres misérables :
 Ne permettez, bons dieux, que le jour ressemblant
 630 Soit en notre malheur à ce songe sanglant.
 Ne permettez, bons dieux, en lui quelque puissance,
 Et que de l'avenir il fasse démonstrance.
 Le coeur, hélas ! me tremble, et la froide sueur,
 Qui coule de mon coeur me fait naître une horreur,
 635 Quand je me ressouviens de ce qu'ai vu en songe.
 Je sens dans ma poitrine un' humeur qui se plonge
 Aux moelles de mes os, et puis s'en va glissant,
 Tout ainsi qu'un serpent, par le corps palissant :
 Et ne sais soupçonner quel malheur plus étrange
 640 Mon esprit me prédit. Hé ! Quel destin se range
 À l'encontre de moi ! Hé ! Pauvrette, je suis
 Femme du grand César, et vivre je ne puis
 Libre des passions, libre de toute crainte,
 Qui me détient ainsi qu'une gêne contrainte.
 645 Heureux et plus heureux l'homme qui est content
 D'un petit bien acquis, et qui n'en veut qu'autant
 Que son train le requiert : las ! Il vit à sa table
 Toujours accompagné d'un repos désirable :
 Il n'a souci d'autrui, l'espoir des grands trésors,
 650 Ne lui va martelant ni l'âme ni le corps :

Serve : féminin de serf : Celui qui ne
 jouit pas de la liberté personnelle,
 esclave. [L]

Il se rit des plus grands, et leurs maux il écoute.
Il n'est craint de personne, et personne il ne doute
Il voit les grands seigneurs, et contemplant de loin
Il rit leur convoitise et leurs maux et leur soin,
655 Il rit les vains honneurs qu'ils bâtissent en tête,
Dont les premiers de tous ils sentent la tempête,
Si le Ciel murmurant les voit d'un mauvais oeil
Accablant tout d'un coup le bonheur et l'orgueil :
Comme je prévois bien notre proche ruine,
660 Si le peuple Romain une fois se mutine.

LA NOURRICE.

Comment, mon cher émoi, que veut ce nouveau deuil?
Que veulent tant de pleurs écoulant de votre oeil?
Quelle subite peur vous surprend et martyre ?
Quelle frayeur, hélas ! Votre beau teint empire ?
665 Que peut-il advenir, pour lamenter si fort,
À la femme de cil qui gouverne le sort ?

CALPURNIE.

Nourrice, je ne sais quel destin me menace :
Mais une peur tremblante en ma poitrine efface :
Tous les plaisirs passés, et ce subit effroi
670 Semble quelque malheur prédire contre moi.

LA NOURRICE.

Mais, pourquoi craignez vous ? N'êtes vous pas aimée
De votre grand César, dont la puissance armée
Fait craindre Rome même, et qui a sous sa main
Paisible gouverné tout ce peuple Romain
675 L'espace de quatre ans ?

CALPURNIE.

Je n'en suis plus heureuse
Nourrice, car la crainte est plus impérieuse,
Que le pouvoir d'un Roi.

LA NOURRICE.

Vous savez que la peur
Ne trouva jamais lieu sinon en petit coeur.
Si donc vous ressentez un feu de votre ancêtre,
680 Ne la laissez peureuse en votre coeur renaître :
Mais dites, je vous pris, qui vous cause ces pleurs ?

CALPURNIE.

Tant seulement un songe en aigrit mes douleurs.
Déjà sur notre pôle cette étoile argentine,
Qui annonce le jour, entrait dans la courtine,
685 Dont se distille en nous le somme qui la suit,
Et jà s'étaient passés les deux tiers de la nuit,
Quand je sentis couler au plus creux de mes moelles
Le somme gracieux, flattant de ces deux ailes
Le plus fort de mon soin, et voici, ô bons dieux !
690 Un étrange malheur présent devant mes yeux.
Nourrice, tenez moi, la force me délaisse,

Je sen mon coeur étreint ainsi qu'en une presse.

LA NOURRICE.

Madame, reprenez le courage laissé,
Et suivez le propos comme avez commencé.

CALPURNIE.

695 Voici entre mes bras, hélas ! le coeur me tremble,
Mon César massacré, ainsi comme il me semble,
Le sang en toutes pars lui coulait de son corps,
Ne lui restant sinon la place entre les mors :
Je m'éveille en sursaut, et or' que je le touche,
700 Si ne crois-je pourtant qu'il soit dedans la couche :
Je lui tâte le bras, la poitrine et le flanc,
Et semble que toujours je me mouille en son sang :
Je regarde entour moi, et ce qui plus m'étonne.
Je vois ma chambre ouverte où il n'y a personne.
705 Nourrice de ceci que pourrais-je penser,
Sinon que quelque mal nous veuille devancer ?

LA NOURRICE.

Laissez cela, Madame, et pensez que la crainte
Ne se doit appuyer sur une chose feinte :
Le songe est un menteur, tout prêt pour tourmenter
710 Cil qui facilement se laisse épouvanter.
Et quand il serait vrai ce qu'il vous représente,
Si est-ce qu'il ne faut s'en montrer mal contente.
Les dieux souventes fois nous veulent avertir
De ce qui nous menace, et y faut consentir,
715 Plutôt que dédaigner leur divine puissance.
Il vaudrait beaucoup mieux par une obéissance
Apaiser leur courroux, que pleurer plus longtemps :
Se présenter à eux, et avecque l'encens,
Parfumer les autels des temples honorables :
720 Car, Madame, les dieux ne sont inexorables.
Non, que je sois de ceux qui ont opinion
Que vérité s'assemble avec la fiction.
Et qu'on doive penser être une chose vraie,
Ce qui en songes vains plus souvent nous effraie,
725 Et quand est de l'effroi qu'en songeant avez eu,
Comme vous racontez, moins doit-il être cru :
Car qui est celui là qui porterait envie
Au père tant humain de toute la patrie ?
Mais qui est celui-là, fut-il audacieux
730 Ainsi que les Géants, prêt d'écheler les Cieux,
Lui est-il celui-là qui osât entreprendre
Qu'affronter corps-à-corps le second Alexandre ?
Laissez donc là ces pleurs, et comme un vent léger
Mettez évanouir tous vos songes en l'air.

Echeler : Escalader en appliquant
l'échelle. [L]

CALPURNIE.

735 Dieu veuille qu'ainsi soit, ma fidèle nourrice.
Mais si faut-il pourtant, qu'aujourd'hui je jouisse
Du don que je demande, et dont je l'ai prié :
Toutefois il se rend tant serrement lié
Au profit du pays, qu'ores que je le prie,

740 Si ne veut-il pourtant contregarder sa vie.
 Je lui ai raconté ce qui m'est advenu,
 Mais sans en faire cas, il se sent plus tenu
 Aux Romains qu'à soi-même, et, chétive, je doute
 Que le trop grand amour qu'il leur porte, ne coûte
 745 La vie à mon César. Mais ne le vois-je pas ?
 Si est-ce qu'il me faut l'arrêter de ce pas.
 Mes prières, hélas ! N'ont elles la puissance
 De vous tenir un jour ?
 Que je mette assurance
 En ces songes menteurs ? Non, de César le coeur
 750 Ne sera vainement arrêté par la peur.

CALPURNIE.

Au moins si ne voulez assurer votre vie,
 Faites à tout le moins pour celle qui vous prie.
 Mettez devant vos yeux les présages certains,
 Qui sont depuis naguère apparus aux Romains,
 755 La tête de Capys, et les chevaux sans brides
 Plongez incessamment en leurs plaintes humides.

CÉSAR.

Bien, puisque je ne puis apaiser autrement
 Le vouloir obstiné de ce fâcheux tourment.
 Laissons pour ce jourd'hui nos desseins à parfaire :
 760 Prenez que je lui donne un jour pour lui complaire.

DÉCIME BRUTE.

Magnanime César, vous est-il advenu
 Ores d'être dompté ? Vous qui avez tenu
 Les guerres par dix ans contre l'audace fière
 D'un Barbare étranger, et or' par la prière
 765 Qu'une femme vous fait, je vous vois surmonté !
 Chose étrange ! De voir César qui a dompté
 Les plus braves du monde, être serf d'une femme.
 Ce n'est plus ce César, qui d'une plus grand' âme
 Foula dessous ses pieds et la gloire et l'honneur
 770 Des sept bouches du Nil, et qui dompta l'honneur
 Des nourrissons du Rhin et de cette grand' plaine
 Qui suit l'eau doux-coulante au gravier de la Seine,
 Les peuples ennemis pourront en cependant
 Dépiter les Romains à leur aise, attendant
 775 Les songes plus heureux d'une femme peureuse.
 On dit, on dit bien vrai, la femme impérieuse
 Fait plus avec les pleurs, qu'un guerrier furieux
 Depuis qu'elle a caché un venin en ses yeux.

CÉSAR.

Je me sens agité, ainsi qu'on voit au vent
 780 Un navire forcé, que le Nord va suivant :
 Madame d'un côté me retient, et me prie
 Que j'évite aujourd'hui le hasard de ma vie :
 Brute d'autre côté me propose l'honneur :
 Et je sens dedans moi un magnanime coeur,
 785 Qui m'empêche de croire aux songes d'une femme.
 Mais j'aime mieux la mort qu'endurer un tel blâme.

Croire en un songe vain ! Qu'il me soit reproché
Que j'aie, trop peureux, dedans mon coeur caché
Un vouloir affaibli ! Non pas tant que je vive,
790 Le Tibre ne verra César dessus sa rive
Amoindri de courage, et si j'aime bien mieux
Mourir tout en un coup, qu'être toujours peureux :
Ne m'en parlez donc plus, et pensez que la vie
Ne m'est tant que l'honneur.

CALPURNIE.

Hé ! Pauvre Calpurnie !
795 Tu dois bien maintenant levant les mains aux cieux
Appuyer ton secours sur la pitié des dieux,
Puisqu'il n'en reste aucun en tes humbles prières.

LA NOURRICE.

Non non, si le pouvoir des nations plus fières
Ne l'ont su étonner, ne pensez pas qu'il soit
800 Facile d'empêcher les desseins qu'il conçoit.

CALPURNIE.

Hélas ! Je le sais bien : mais allons, ma nourrice.
Pour apaiser les dieux par un humble service.

LA TROUPE.

LE PREMIER SOLDAT.

Soldats, j'ai encor' souvenance
Qu'avez parlé de l'inconstance
805 De la déesse aux yeux bandés :
Mais, je vous prie, regardez
S'il est possible qu'elle fasse
Tomber sur César son audace :
Lui qui n'eut jamais un haineur
810 Qui n'ait approuvé sa fureur.
Vous vîtes de quelle puissance
Il s'est acquis la jouissance
De ce grand empire Romain :
Puis vous le vîtes plus humain
815 Redonner librement la vie
À tout' cette troupe bannie,
Qui avait mis tout son effort
Pour lui faire sentir la mort.

LE SECOND.

Mais j'ai souvent entendu dire
820 Que cil qui arrache un empire
D'entre les mains de liberté.
Se voit en la fin tourmenté :
Et que toujours la mort sanglante
Suit une force renaissante.

LE PREMIER.

825 Toujours, toujours l'état des Rois
Est plein de périls et d'effrois,
De meurtres, de sang et querelle,
Et jamais de mort naturelle
Ils n'allèrent paisiblement
830 Dans le ventre d'un monument ;
Soldats, tout ce que je propose
Ne se dit point pour autre chose,
Sinon que je sais de longtemps,
Que quelques-uns sont aspirants
835 À une franchise première :
Et cela me donne matière
De soupçonner quelques malheurs,
Considérant aussi les pleurs
Et la crainte de Calpurnie.

LE SECOND.

840 La pauvrette craint que la vie
Ne lui soit inhumainement
Avecque le gouvernement
En un même jour arrachée.

LE PREMIER.

845 Elle s'en va toute fâchée
Tordant ses bras, la larme à l'oeil,
Et démène un étrange deuil
De ce qu'il ne l'a voulu croire.

LE QUATRIÈME.

850 Si j'ai encor' bonne mémoire,
J'ai entendu que les Troyens
Ne firent compte des moyens
Dont les avertissait Cassandre,
Pour ne se voir réduits en cendre,
Dont les menaçaient les Grégeois.

LE SECOND.

855 Cette prophète quelquefois
S'en courut toute échevelée,
Et d'une fureur ébranlée
Prédisait à tout son pays,
Que la ravie de Paris
Portait une commune plaie
860 Pour toute la ville de Troie.

LE PREMIER.

865 Ell' ne fut crue, et sur leur port
Ils virent le prochain effort
De toute l'Europe embrasée,
Leur ville tout soudain rasée,
Les palais, les murs, et les forts

Proie des plus cruels efforts
De mille dévorantes flammes.

LE QUATRIÈME.

Et puis on pense que les femmes
Ne soient pourvues de conseil,
870 Et je crains qu'un même soleil
Ne l'ait vue un malheur prédire
Et qu'il ne voie cette empire
Cruellement ensanglanté
Sous l'ombre d'une liberté.

ACTE IV

*

*

CALPURNIE.

875 Mais dont me peut venir ce subit tremblement,
Cet effroi redoublé, et cet étonnement ?

LE MESSAGER.

Quel tourbillonne vent me ravira de terre ?
Quelle épaisse nuée, et quel âpre tonnerre
Me toucheront d'un coup et l'oreille et les yeux,
880 Pour ne voir ni ouïr un fait si malheureux ?
Ô trop cruel destin ! Horrible, détestable !
Ô maison de César et pauvre et misérable !

CALPURNIE.

Hé ! Nourrice, il est mort.

LA NOURRICE.

Prêtez ici la main ;
Elle est évanouie.

CALPURNIE.

Ô désastre inhumain !

LA NOURRICE.

885 Ne craignez rien, Madame, il est encor' en vie.

CALPURNIE.

Ne me celez plus rien, aussi bien ai-je envie
De m'en aller après : messenger, poursuivez
À raconter ces maux ainsi que les savez.

LE MESSAGER.

890 Hé! Faut-il que je sois d'un malheur tant étrange
Le rapporteur ? Je sens une voix qui se change
Trembloiyante en ma bouche, ainsi qu'on voit souvent
Les roseaux se ployer sous le soupir du vent.
Mais puisqu'il est ainsi, et que la mort celée

Enaigrir : Rendre plus aigre, plus cuisant. [L]

895 N'est que pour enaigrir une fureur mêlée
 Avecque le soupçon, je dirai ce qu'ai vu :
 Votre César sortant d'avec vous a reçu
 Un livre pour présent, avecque la prière
 De le lire sur l'heure, ô l'assurance entière !
 Il n'en a fait grand compte : et en ce même état
 900 Sans faire sacrifice est entré au Sénat :
 Là toujours importun Cimber Tulle s'oppose
 À son chemin, feignant lui vouloir quelque chose,
 Lui présente un placet, et toujours le poursuit,
 Tout ainsi qu'un poulain quand la poutre s'enfuit.
 905 Or le pressant ainsi en sa requête feinte,
 Votre César a dit, c'est bien plutôt contrainte
 Que prière, et alors Casca tout furieux,
 La dague dans la main, la fureur dans les yeux
 Qu'il rouillait çà et là, lui a cette meurtrière
 910 Caché dedans la gorge et d'audace plus fière
 Brute le secondant la d'un coup arrêté,
 Lui faisant éprouver la même cruauté :
 Mais le pauvre César voyant la résistance
 Ne lui pouvoir servir contre telle puissance,
 915 S'est caché de sa robe, et en ce grief tourment
 A pris garde surtout de choir honnêtement.

Grief : Dououreux. [L]

CALPURNIE.

Ô changement étrange ! Ô cruelle journée !
 Ô songe, non plus songe, ains vérité donnée
 Trop véritablement ! Que mon César soit mort
 920 Par le glaive de Brute ! Ô misérable sort !
 Est-ce ainsi que le ciel nos fortunes balance ?
 Est-ce ainsi qu'un bienfait le bienfait récompense ?
 Ceux qu'il a maintenus, ceux qu'il a élevés,
 Auxquels il s'est fié, sont les premiers trouvés
 925 Coupables de sa mort. Que maintenant la terre
 Se départisse en deux, afin qu'elle m'enserme
 Au plus creux de son ventre, et qu'en un même jour
 Le gendre de Cérès nous voie en son séjour.
 Venez doncques à moi, venez, faux homicides,
 930 Détremper votre rage en mes veines humides ;
 Viens, viens d'un même fer percer mon pauvre coeur,
 Brute : car autrement tu ne seras vainqueur
 De mon mari César, j'en suis une partie
 Qui reste encor' vivante : arrache donc ma vie,
 935 Couronnant ton méfait, puisqu'une même main
 A massacré celui qui te fut tant humain :
 Ne refuse la mort : fais, hélas ! que je meure,
 Afin que plus long temps pauvre je ne demeure
 Entre mille malheurs, que déjà je prévois
 940 En mille et mille pars s'élever contre moi.

LA NOURRICE.

Madame, entrons dedans, craignant que la furie
 N'en aigrisse toujours leur audace ennemie
 Contre votre maison : n'arrêtons plus ici.

CALPURNIE.

Je veux bien que la mort arrête mon souci :
945 Car aussi bien la mort seulement me contente,
Puisque César mourant tient en soi mon attente,
Et mon espoir heureux.

LE MESSAGER.

C'est or', c'est or' qu'il faut
Que les cercles dorés qui tournaient là haut
Sur les pivots du monde, et tout ce que la terre
950 Douce mère de tous en son giron enserre,
Pleure dessus la mort de ce grand Empereur,
Portant que ce désastre est un commun malheur.
Et toi, Flambeau des jours, compasseur des années,
Retiens pour quelque temps tes flammes ordonnées,
955 Et ne les fouille ainsi, couvre d'obscurité
Les rais étincelants de la belle clarté.
Et vous, traîtres, ingrats, vous, ennemis publiques,
Vous qui ressuscités les pauvretés antiques,
Puissiez-vous à jamais déchasser d'un chacun,
960 Mendiants de secours, être argument commun
De toute impiété : puissiez vous par le monde
Vivre piteusement la vie vagabonde :
Puisse cette fureur qui arma les Thébains
Vous mettre derechef le glaive dans les mains
965 Pour vous entretuer : qu'il ne se trouve Prince
Qui vous veuille endurer vivre dans sa province :
Que le pouvoir des dieux, et leur juste courroux,
Pour un si grand méfait, redouble contre vous.
En puissiez vous chanter la victoire Cadmée,
970 Captifs en la parfin d'une plus forte armée.

Compasseur : celui qui compasse ;
Fig. Compasser ses actions, ses
démarches, les soumettre à une règle
minutieuse. [L]

Déchasser : Chasser au loin, chasser
hors. [L]

LA TROUPE.

LE PREMIER SOLDAT.

Quand je remets devant mes yeux
L'état des hommes soucieux,
Et qu'il faut après tant de peines,
Tant de détresses inhumaines
975 Laisser couler le plus souvent
La vie, ainsi comme un grand vent
Se laisse choir, si quelque nue
Distille la pluie menue :
Quand je vois qu'après tant de maux,
980 Il faut aller goûter les eaux,
Qui d'une inégale cadence
Roulent au fleuve d'oubliance,
Je sens une pitié dans moi,
Qui redouble un fâcheux émoi
985 Jusques au plus creux de mes moelles.

LE TROISIÈME.

C'est le sort des choses mortelles,
Et qui plus est, de prendre fin
Incontinent que le Destin
Les tient au haut de l'espérance :
990 Telle est la divine ordonnance,
Et avons ces malheurs reçus
Dès l'heure que fûmes conçus.

LE QUATRIÈME.

Nous avons beau nous en débattre :
Car la nature est plus marâtre
995 Aux hommes, qu'aux aultre' animaux
Et semble que par les travaux
Nous payons assez la raison
Qu'elle nous donna.

LE SECOND.

La saison

Où nous sommes nous en fait sages :
1000 Et en voyons bien les présages
En ceux qui sont les gouverneurs
Du peuple et qui ont les honneurs.

LE TROISIÈME.

Tant seulement pour cette gloire
Ils sont jaloux de la victoire,
1005 Mais le soldat est plus heureux
Encor' qu'il ne soit glorieux :
Plus content il quiert la fortune,
Et n'est sujet à la commune,
Si l'État n'est bien gouverné.

LE QUATRIÈME.

1010 Ainsi le ciel l'a ordonné
Et ne trouvons nous guère Prince
Qui au plus beau de sa province,
Et lorsqu'il se pense assuré
N'ait la même mort enduré.

ACTE V

*

*

MARC BRUTE.

1015 Le Tyran est tué, la liberté remise,
Et Rome a regagné sa première franchise.
Ce Tyran, ce César, ennemi du Sénat,
Oppresseur du pays, qui de son Consulat
Avait fait héritage, et de la République
1020 Une commune vente en sa seule pratique,
Ce bourreau d'innocents, ruine de nos lois,
La terreur des Romains, et le poison des droits,
Ambitieux d'honneur, qui montrant son envie
S'était fait appeler Père de la Patrie,
1025 Et Consul à jamais, à jamais Dictateur,
Et pour comble de tout, du surnom d'Empereur.
Il est mort ce méchant, qui décelant sa rage
Se fit impudemment élever un[e] image
Entre les Rois, aussi il a eu le loyer
1030 Par une même main qu'eut Tarquin le dernier.
Respire donc à l'aise, ô liberté Romaine,
Respire librement sans la crainte inhumaine
D'un Tyran convoiteux. Voilà, voilà la main,
Dont ore est affranchi tout le peuple Romain.

Convoiteux : Qui convoite.
Convoiteux de gloire, de richesse. [L]

CASSIUS.

1035 Citoyens, voyez ci cette dague sanglante,
C'est elle, Citoyens, c'est elle qui se vante
Avoir fait son devoir, puisqu'elle a massacré
Celui qui méprisait l'Aruspice sacré,
Se vantant qu'il pouvait, malgré tous les plus sages,
1040 Changer à son vouloir les assurés présages.
Nous avons accompli massacrant ce félon,
Ce que le grand Hercul' accomplit au lion,
Au sanglier d'Erymante, et en l'hydre obstinée
Monstre sept fois têtue, et vengeance ordonnée
1045 Par Junon sa marâtre. Allez donc, Citoyens,
Reprendre maintenant tous vos droits anciens.

Aruspice : Prêtre romain qui consultait
les entrailles des victimes. [L]

DÉCIME BRUTE.

Puissent pour tout jamais ainsi perdre la vie
 Ceux qui trop convoiteux couvriront une envie
 Pareille à celle là : puissent pour tout jamais
 1050 Perdre d'un pareil coup leur gloire et leurs beaux faits.
 Ainsi, ainsi mourront, non de mort naturelle,
 Ceux qui voudront bâtir leur puissance nouvelle
 Dessus la liberté : car ainsi les tyrans
 Finent le plus souvent le dessein de leurs ans.

| Finer : Achever, terminer. [DMF]

CASSIUS.

1055 Allons au Capitole, allons en diligence,
 Et premiers en prenons l'entière jouissance.

MARC ANTOINE.

J'invoque des Fureurs la plus grande fureur.
 J'invoque le Chaos de l'éternelle horreur,
 J'invoque l'Achéron, le Styx et le Cochyte,
 1060 Et si quelque autre Dieu sous les enfers habite,
 Juste vengeur des maux, je les invoque tous,
 Homicides cruels, pour se venger de vous.
 Hé, Traîtres ! Est-ce donc l'amitié ordonnée
 De dérober la vie à qui vous l'a donnée ?
 1065 Avez vous su si bien épier la saison
 Pour mettre en son effet la feinte trahison
 Conçue dès longtemps dedans votre poitrine
 Seule qui nous enfante une orgueilleuse Eryne !
 J'atteste ici le Ciel, seul juste balanceur
 1070 De tout notre fortune et libéral donneur,
 Des victoires, des biens, de l'heur, et de la vie,
 Qu'ainsi ne demourra cette faute impunie.
 Tant qu'Antoine sera non moins juste que fort.
 Et vous, braves soldats, voyez, voyez quel tort
 1075 On vous a fait, voyez, cette robe sanglante
 C'est celle de César qu'ores je vous présente :
 C'est celle de César magnanime Empereur,
 Vrai guerrier entre tous, César qui d'un grand coeur
 S'acquitt avecque vous l'entière jouissance
 1080 Du monde : maintenant a perdu sa puissance,
 Et gît mort étendu, massacré pauvrement
 Par l'homicide Brute.

L'Achéron, le Styx et le Cochyte :
 fleuves des Enfers

LE PREMIER SOLDAT.

Armons nous sur ce traître,
 Armes, armes, soldats, mourrons pour notre maître,
 Si jamais nous avons croisés les ennemis
 1085 Aux froissis des harnois, si nous nous sommes mis
 Quelquefois au danger d'une tranchante épée,
 Lorsque nous poursuivions la route de Pompée,
 C'est maintenant soldats qu'il nous faut hasarder,
 Voire plus promptement que n'est le commander.

MARC ANTOINE.

1090 Sus donques, suivez moi et donnez témoignage
De votre naturel et de votre courage
Pour César, ne craignant de tomber au danger
De votre propre mort pour la sienne venger.
Moi, je vais remonter à ce peuple de Rome
1095 Quels malheurs nous promet la perte d'un tel homme.
Si elle n'est vengée ainsi qu'il appartient.

LE PREMIER.

Voyez vous bien soldats, encor' il me souvient
De nos propos tenus qui comme un sûr présage
Et certain messenger d'un évident naufrage,
1100 Nous ont prédit au vrai l'homicide commis,
De longtemps machiné par ses propres amis
Au moins qu'il pensait siens.

LE SECOND.

Cette mort est fatale
Aux nouveaux inventeurs de puissance Royale.

FIN

EXTRAIT DU PRIVILÈGE

Il est permis à Vincent Sertenas marchand libraire à PARIS d'imprimer ou faire imprimer par qui bon lui semble, et exposer en vente le présent livre imprimé Le Théâtre de Jacques Grévin de Clermont en Beauvaisis, avec le second livre de l'Olympe, et de la Gelodacrye. Avec défenses à toutes autres personnes qu'il appartiendra de n'imprimer, n'exposer en vente icelui livre, sans le vouloir et consentement dudit Sertenas, dedans le temps de six ans prochainement venants et accomplis, sur peine de confiscation desdits livres et amende arbitraire comme plus à plein est contenu es lettre de privilège données à PARIS, le seizième jour de juin 1561,

Par le Conseil, DE COURLAY.

À PARIS, Pour Vincent Sertenas, demeurant en la rue Notre-Dame, à l'enseigne Saint-Jean-l'Evangeliste, et en sa boutique au Palais, en la galerie par où on va à la Chancellerie. ET Pour Guillaume Barbé rue Saint-Jean de Beauvais, devant le Béliérophon.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].